

## **Des amants pas vraiment diaboliques**

Il est dix neuf heures, cette belle journée de juin a été très calme, et Julien Ferriol, cinquantaine bedonnante et moustache épaisse, gendarme à la brigade de Bram, dans l'Aude, s'apprête à "fermer boutique". Comme souvent, à l'heure de monter prendre la permanence à domicile, la sonnerie du téléphone retentit. "L'emmerdeur de dernière minute", pense Julien. M. Costesèques, le maire de Fanjeaux, un copain des gendarmes, à l'autre bout du fil, semble affolé : "Viens vite Julien, Mme Pujol, en rentrant du travail, a trouvé son mari, sur le sol, baignant dans une mare de sang". Dans la panique, l'élu de Fanjeaux, ne précise même pas l'adresse, où les gendarmes doivent se rendre. Ferriol, fort heureusement, connaît "les Pujol", chez lesquels il est intervenu plusieurs fois, pour ce qu'il convient d'appeler "des querelles de couple", interventions courantes en ces années quatre vingt. Les Pujol, sont

audois, mais ne sont pas originaires de Fanjeaux. Ils vivent dans ce village depuis maintenant cinq ans. Leur appartement carcassonnais leur paraissait trop exigü, et comme beaucoup d'autres, ils ont opté pour une villa à la campagne, avec terrain arboré. Un rêve devenu réalité grâce à leurs deux salaires de cadre.

L'adjudant Clément, du haut de ses un mètre quatre vingt dix, fait partie des "flics qui en imposent". Il commande la brigade locale. Prévenu par Ferriol, il arrive sur les lieux accompagné du gendarme Vidal, un tout jeune, vingt cinq ans à peine, et une seule année d'ancienneté dans le métier. C'est son premier cadavre. Clément, trouve Mme Pujol, effondrée dans un fauteuil de l'immense pièce, salon-salle à manger. Bien qu'elle ait dépassée la quarantaine, Evelyne Pujol, est une très belle femme. Une vraie brune, méditerranéenne typée, avec énormément de classe. C'est la pensée furtive qui traverse l'esprit de Clément, lorsqu'il pénètre dans la pièce. Le docteur Cathala, est près d'elle. De l'autre côté de ce séjour démesuré, juste devant l'imposante cheminée, Henri Pujol, petit homme chauve à la surcharge pondérale certaine, est allongé sur le sol, le dos contre le plancher. "En décubitus dorsal", se dit l'adjudant, qui pense déjà à la tonne de paperasse qu'il va devoir établir. Le médecin présent s'approche du gradé et lui susurre à l'oreille "vous

allez avoir du boulot, Pujol a été tué d'une balle en pleine tête". Rapidement, Clément, enquêteur expérimenté, note quatre choses. Aucune arme ne se trouve dans la pièce. Celle-ci est parfaitement en ordre. Le cadavre d'Henri Pujol, ne présente aucune autre blessure que celles horribles, provoquées par la balle. Et pour finir, Mme Pujol, bien que paraissant choquée, ne verse pas une larme. L'esprit vif du CB (commandant de brigade) de Bram, s'active. Orifice d'entrée assez net au niveau de la tempe droite, constate-t-il. Concernant la sortie du projectile, c'est plus problématique, une partie de la boîte crânienne et de son contenu sont répandus sur le sol et sur les murs. Vidal, de son côté, avant même d'en avoir reçu l'ordre, fixe toute la scène sur pellicule photographique. Nullement perturbé par ce qui l'entoure, Clément, commente le réflexe de son gendarme à voix haute "celui là, si les petits cochons ne le mangent pas, je devrais pouvoir en faire quelque chose". Ne pas se laisser submerger par l'émotion et rester professionnel. C'est le comportement adopté par l'adjudant, depuis plusieurs années. Par téléphone, depuis le domicile de la victime, il actionne l'armada nécessaire en pareil cas. Le capitaine et le procureur de la République, sont informés. Le concours de la brigade de recherches de Carcassonne, est demandé, ainsi que celui de militaires des brigades voisines, qui seront chargés

de tenir badauds et journalistes, à bonne distance, de ce qu'il convient d'appeler désormais, "le lieu du crime". A 19 heures, au mois de juin, dans le département de l'Aude, il fait chaud et encore grand jour. La nouvelle se répand dans Fanjeaux, comme une traînée de poudre, et les curieux commencent à converger vers le paisible quartier où demeurent les Pujol. La veuve, trouve refuge chez sa sœur à Castelnaudary. Sa maison ressemble désormais à une ruche, dans laquelle les abeilles sont remplacées par de nombreux gendarmes qui s'affairent. Tout est examiné avec soin. De la pièce où gît le pauvre Henri Pujol, jusqu'au moindre recoin du jardin entourant la demeure. D'autres équipes frappent déjà aux portes des voisins, à la recherche du moindre renseignement. La dépouille d'Henri Pujol est transportée dans un véhicule spécial, jusqu'au dépositaire du CHU de Carcassonne, où elle sera autopsiée dès le lendemain. Le Procureur est venu sur place, accompagné de quelques hauts gradés de gendarmerie. Jamais Fanjeaux n'avait connu une telle effervescence policière. Le ballet des véhicules bleus ne passe pas inaperçu. "C'est exactement ce qui nous fallait pour travailler en toute discrétion", confie Clémentine, à son homologue de la brigade de recherches, qui approuve d'un signe de tête. Lors de la première réunion de travail, le soir même vers minuit, dans l'étroit bureau de l'adjudant, tous se

rendent à l'évidence, la pêche a été maigre. Pas une seule personne habitant ce coin du village, et même plus loin, n'a remarqué quoique ce soit. Seul point positif, la découverte figé dans un mur, du projectile, qui, bien que très abîmé, ressemble fortement à une balle de calibre 38. La trajectoire qu'elle a suivie, n'apporte aucun élément supplémentaire. Tirée à hauteur de la tempe du défunt, à un mètre soixante quinze, elle a traversé la pièce parallèlement au plancher, et s'est logée dans le mur d'en face. Les hypothèses vont déjà bon train parmi les gendarmes des diverses unités engagées sur "l'affaire Pujol". L'acte crapuleux est écarté d'emblée, puisque le vol n'est pas le mobile du crime. Il ne reste que les deux solutions "classiques", celles qui engendrent des meurtres depuis que le monde est monde. L'adjudant Clément, en vieux baroudeur, a une façon bien à lui de le dire. S'adressant aux officiers et aux magistrats présents, au risque de les choquer, il déclare tout de go "il nous reste le cul ou le fric". La réflexion a le mérite d'être claire, même pour le procureur et les deux colonels présents. Le fric, chez les Pujol, n'a jamais été un véritable problème. Travailleurs infatigables, Henri Pujol, ingénieur dans les travaux publics, et son épouse Evelyne, cadre supérieur dans une importante industrie pharmaceutique, gagnent largement leur vie. Déjà issu de vieilles familles carcassonnaises aisées, le

couple a toujours vécu dans l'opulence. L'examen des comptes bancaires familiaux, confirmera en effet, qu'il n'y avait aucun problème d'argent chez ces gens là. En revanche, au cours de l'année écoulée, la brigade de Bram, avait été contrainte d'intervenir à quatre reprises chez le couple. La toute première fois, Henri Pujol menaçait de mettre fin à ses jours. Ivre mort, il voulait prendre le volant de sa grosse berline allemande, pour aller percuter un platane. Sa femme qui ne parvenait pas à le raisonner avait fait appel aux gendarmes. La deuxième fois, le couple en était venu aux mains. Sans vraiment l'avoir frappée, Pujol, avait bousculé son épouse, qui était tombée se blessant légèrement au poignet. C'est la sœur de Mme Pujol, présente ce soir là, qui avait appelé la brigade. Pour la troisième intervention, Henri Pujol, avait flirté avec la garde à vue. Après avoir giflé à plusieurs reprises sa femme, il avait proféré des menaces téléphoniques à l'encontre d'un des collègues de travail de cette dernière, qu'il soupçonnait d'être son amant. L'absence de plainte, et de l'un, et de l'autre, lui avait évité une procédure qui aurait pu l'envoyer devant le tribunal correctionnel. Il échappa encore une fois à des poursuites judiciaires, la quatrième fois, deux mois avant sa mort. Evelyne, venait de lui avouer la liaison qu'il soupçonnait déjà depuis longtemps. Fou de colère, il s'était rendu chez son rival à Alzonne.

Ce dernier, Hubert Constantin, beau célibataire de quarante ans, à la silhouette élancée, n'était pas chez lui. Pujol était rentré par effraction et avait complètement saccagé l'appartement. Une fois de plus, soucieux de pas étaler publiquement sa vie privée, et surtout celle de sa maîtresse, Hubert Constantin, avait préféré ne pas porter plainte. Quatre incidents, qui avaient tous été consignés sur des procès-verbaux, dits "de renseignements", et qui avaient été transmis au Parquet de Carcassonne. Comme souvent, en l'absence de plainte, les quatre procédures avaient été classées sans suite.

Les deux "juteux" (adjudants en argot gendarmique), Clémente et Bellini, de la brigade de recherches de Carcassonne, sentent bien que le nœud de "l'affaire Pujol", se trouve là. C'est autour de cette histoire d'adultère qu'il faut fouiller. Le juge d'instruction désormais saisi, et pour lequel ils travaillent sur commission rogatoire, est du même avis qu'eux. Il y a cependant un hic. Si c'était l'amant, Constantin, qui avait été tué, les choses auraient été beaucoup plus simples. Les soupçons se seraient immédiatement portés sur le mari, Pujol. Mais c'est Henri Pujol qui a été assassiné, et il faut donc chercher du côté de sa femme, et de son amant. Clémente et Bellini, en sont persuadés.

Pendant des semaines, les hommes de la brigade de Bram, ceux de la brigade de recherches

de Carcassonne, ainsi que des enquêteurs de la section de recherches de Montpellier, multiplient les investigations. Celles-ci, bien entendu, sont orientées. La veuve et son amant font l'objet de tous les soupçons, et leurs vies sont épluchées dans le moindre détail.

L'autopsie du malheureux Henri Pujol, n'a pas apporté grand chose à l'enquête. La victime a effectivement reçu une balle de 38, qui a été tirée à "bout touchant" sur sa tempe droite, faisant éclater la boîte crânienne, à sa sortie côté gauche. La mort a été instantanée. La balle découverte dans le mur du salon, après analyses, est bien celle qui a causé la mort d'Henri Pujol.

Au cours des nombreuses vérifications effectuées, les enquêteurs apprennent que Mme Pujol, avait signifié à son mari, son intention de le quitter pour refaire sa vie avec Constantin. Ils apprennent également, que Pujol, était farouchement opposé au départ de son épouse. Il avait même entrepris des démarches auprès de son rival, le suppliant de ne pas lui prendre sa femme. Henri Pujol se montrait parfois menaçant, jurant aux deux amants que sa vengeance serait terrible, et parfois, il pleurnichait comme un enfant, en demandant à Evelyne de rester et à Constantin de ne pas détruire son couple. Néanmoins, le comportement de Pujol, dans les mois qui précédèrent sa mort, n'est rapporté que



par sa veuve et par l'amant de celle-ci. Quel crédit peut-on apporter à ces témoignages, se demandent Clémentine et Bellini.

Tous les gendarmes sont unanimes, et pensent la même chose. Henri Pujol, a été tué par Evelyne Pujol et par son amant Hubert Constantin. Une énième affaire d'amants diaboliques. Du classique, en quelque sorte. Mais pour l'instant, les preuves manquent. Seul, le jeune gendarme Vidal, ne partage pas l'avis de ses collègues. Certes, il ne possède pas les connaissances empiriques des autres, mais cette Mme Pujol, et ce M. Constantin, il ne les sent pas du tout assassins. Pour être intervenu avec Ferriol, à plusieurs reprises chez les Pujol, il a appris à les connaître. Il se fie donc à son instinct qui ne l'a jamais trompé.

L'affaire Pujol a tendance à stagner, lorsque la bombe éclate. Un gradé de la SR de Montpellier a obtenu un renseignement de première importance. Hubert Constantin, serait en possession d'un revolver calibre 38. Ancien membre du club de tir carcassonnais, il passait même à l'époque, pour un excellent tireur.

Le lendemain à six heures, très exactement six mois après le meurtre, l'amant d'Evelyne Pujol, est interpellé à son domicile. Son appartement est minutieusement perquisitionné, mais aucun revolver n'est découvert.